

ALAIN FARAH

MATAMORE

N° 29

Mœurs de province

POSTFACE DE
JEAN-FRANÇOIS CHASSAY



LE QUARTANIER

Le Quartanier Éditeur
4418, rue Messier
Montréal (Québec) H2H 2H9
www.lequartanier.com

Postface

SPECTRES DE LA FILIATION

Jean-François Chassay

Mademoiselle, la folie, c'est la raison quand elle
en a marre de feindre que tout est en ordre.

— ALAIN FARAH, *Matamore n° 29*

HAMLET : Des mots, des mots, des mots.

POLONIUS : De quoi retourne-t-il, Monseigneur ?

HAMLET : De quoi retourne-t-il ! Pour qui ?

— WILLIAM SHAKESPEARE, *Hamlet*

Avec ses deux premiers livres, Alain Farah est parvenu à occuper une place enviable dans le milieu littéraire québécois. Succès étonnant, si on tient compte du nombre de publications annuelles au Québec depuis le début des années 1990 et du fait que ces deux livres, *Quelque chose se détache du port* (2004) et *Matamore n° 29* (2008)¹ n'ont

1. Alain Farah, *Matamore n° 29*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2014 [2008], 230 p. Cette postface a d'abord paru en 2010 à l'occasion de la réédition en poche de *Matamore n° 29* dans la collection « OVNI ».

rien pour correspondre aux attentes du public, dans la mesure où les médias apparaissent comme un révélateur significatif à cet égard.

Si le premier titre est associé à la poésie, le second porte la mention « roman ». Pourtant, l'un et l'autre se jouent des codes génériques et pourraient relever du même genre. Publiés aux éditions du Quartanier, ces deux livres exigeants, qui ne répondent pas aux modes actuelles, auront pourtant touché une partie de la critique et du public. Il faut dire qu'ils sont à la fois complexes et drôles, multipliant les pistes de lecture et présentant, comme un puzzle, une vie fragmentée qui s'amuse à déconstruire l'autofiction, qu'ils croisent les affects les plus forts (la maladie comme la mort) et se servent de la littérature pour mieux la mettre en scène, par un métatexte brillant.

Cette postface n'a pas pour but de situer *Matamore n^o 29* dans le champ littéraire québécois ou de tenter de le mettre en perspective à l'intérieur de l'histoire littéraire récente. Néanmoins, on ne saurait comprendre ce succès sans tenir compte de l'éclosion, au début des années 2000, de nouvelles maisons d'édition québécoises (Le Quartanier, Marchand de feuilles, Alto, Les Allusifs, La Peuplade, notamment). Ce développement, s'il reste assez banal et prévisible sur le plan institutionnel – création de maisons, de revues, de groupes de littérateurs se retrouvant dans une esthétique singulière, fondée parfois sur des orientations sociales ou politiques qui créent un « effet générationnel » –, n'en prend pas moins

Une version légèrement différente de ce texte a été publiée en 2011 chez Peter Lang à Francfort dans *À la carte : le roman québécois (2005-2010)*, sous la direction de Gilles Dupuis et Klaus-Dieter Ertler.

une ampleur considérable depuis. Ces jeunes maisons se développent à l'intérieur de réseaux éditoriaux internationaux, s'ouvrent aux auteurs étrangers. S'il serait présomptueux de leur attribuer l'essentiel des réussites littéraires depuis 2005, un bon nombre des auteurs les plus originaux et les plus prometteurs aujourd'hui, tous genres confondus, en sont issus (par exemple, parmi ceux que je connais le mieux, outre Alain Farah, évoquons Nicolas Dickner, Éric Dupont, Renée Gagnon, William S. Messier ou Marc-Antoine K. Phaneuf, mais cette liste n'a rien d'exhaustif). Il ne s'agit en aucune façon d'une école ou d'un mouvement littéraire propre à une génération. Au contraire, la variété des esthétiques et des perspectives fonde le dynamisme de ces écritures. Il reste que cet essor de la littérature québécoise à travers plusieurs jeunes maisons qui durent donne un ascendant particulier à certains écrivains intéressants qui y publient. Tel est le cas d'Alain Farah.

Éclaté, hétérogène, *Matamore n° 29*, roman (acceptons la dénomination générique, évitant ainsi les guillemets...) qui se moque de la linéarité traditionnelle du genre, propose néanmoins une narration (faussement) simple dans laquelle on entre à priori sans trop de difficulté. Les pistes y sont nombreuses, le dédale donne par moments le vertige. Pourtant, l'auteur offre, avec une générosité qui évacue le narcissisme de cette prose où un narrateur semble enfermé dans ses problèmes identitaires, des indices permettant de s'y retrouver sans trop de mal. À condition, bien sûr, de vouloir jouer le jeu. Avouons que l'invitation lancée au lecteur est pour le moins alléchante.

Si cette quête identitaire (qu'on pourrait qualifier de «forcenée» par moments, et qui rappelle parfois certaines

scènes des meilleurs films de Woody Allen²) échappe au narcissisme, on le doit notamment à une filiation appuyée qui se décline sous différents modes tout au long du livre.

J'ai intitulé ce texte « Spectres de la filiation », conscient qu'il existe plusieurs définitions du mot « spectre ». La plus courante reste celle d'un fantôme (qui sert souvent de métaphore à un souvenir obsédant) qui vient nous hanter. Les morts sont là, leur absence produit une autre forme de présence. Leurs contours ne disparaissent pas, et parfois ils surgissent inopinément et nous rappellent notre passé. Un spectre signale aussi une source de frayeur, avec des effets psychologiques et sociologiques qui peuvent être réels – et avouons que le poids de centaines d'années de littérature et d'écrivains regardant par-dessus son épaule peut être effrayant pour la personne qui décide d'écrire, encore, envers et contre tous. Un spectre correspond aussi à une suite continue de couleurs, de nuances qui apparaissent, subtilement, dans la décomposition de la lumière blanche. Enfin, en médecine, on utilise le terme pour parler du « spectre d'action » d'une molécule ou d'un médicament, à savoir la liste des microbes sensibles ou des molécules qui subissent son action. Chacune de ces définitions, rapidement esquissées ici, trouve sa place dans *Matamore n° 29*.

2. C'est sans surprise qu'on découvre, dans la liste des « remerciements » à la fin de l'édition originale du roman, parmi des noms célèbres et d'autres qui ne le sont pas, celui du cinéaste new-yorkais. Il y a d'ailleurs dans le texte une référence explicite à *Match Point* d'Allen. Cette référence renvoie à l'importance – diégétique, métaphorique – du tennis tout au long du roman.